

L'HABITAT D'UNE « MONTAGNE-REFUGE », LES MONTS MANDARA

A. HALLAIRE

Géographe de l'ORSTOM

Les régions montagneuses et accidentées contribuent à la diversification de l'habitat en Afrique. Lorsque l'on quitte les plaines pour gravir les reliefs qui les dominent, l'allure des habitations et la façon dont elles se disposent sur le terrain se modifient. En même temps, à toutes sortes de signes, s'impose l'impression de pénétrer dans un monde différent. Le changement de l'habitat n'est en effet qu'un aspect d'une réalité plus générale, la présence en montagne de civilisations distinctes de celles de la plaine. Si l'on s'en tient seulement à la zone sahelo-soudanienne au sud du Sahara, les Dogon des falaises de Bandiagara, les Kabré du Togo, les Gorom du Nigeria, les Kirdi des monts Mandara, les Hadjeray du Tchad tranchent par de nombreux traits de leur culture avec les populations des plaines voisines, tandis qu'on peut observer chez la plupart d'entre eux certains points communs : densités élevées, agriculture soignée, religion animiste très vivante, absence d'organisation politique au-delà d'un espace restreint, pulvérisation en nombreux groupes ethniques.

Ces convergences ne sont pas fortuites. Tous ces montagnards ont eu à s'adapter à un relief accidenté qui les a façonnés, les a obligés à adopter des techniques agraires spécifiques, et a favorisé le cloisonnement de leurs communautés. Tous, d'autre part, ont été conditionnés par un passé assez semblable. Les montagnes ont en effet servi de refuges, de bastions défensifs, aux populations voulant échapper aux razzias d'esclaves et à la domination des empires qui se sont succédés, ou juxtaposés, dans cette partie de l'Afrique. Pendant une période plus ou moins longue de leur histoire, leurs habitants ont vécu sur la défensive, coupés du monde extérieur et en état d'hostilité avec lui. Bloqués sur les massifs où ils s'enracinaient, leur densité augmentait parfois jusqu'au surpeuplement, tandis qu'ils restaient à l'écart des grands courants (l'Islam notamment) qui transformaient leurs voisins de la plaine.

La paix revenue, les montagnards quittent progressivement leurs refuges. Simultanément, on observe une transformation de leurs sociétés. A. LEBEUF note à propos des Hadjeray : « Actuellement, l'originalité de leur culture tend à disparaître ; n'ayant plus à craindre les razzias et les pillages, un grand nombre d'entre eux abandonnent leur type d'habitat et redescendent dans la plaine où ils se mêlent aux Arabes, et les formes extérieures de l'Islam tendent à recouvrir de plus en plus leurs anciennes institutions » (1). Ce processus, que l'on retrouve un peu partout, montre a contrario combien est étroit le rapport qui relie les civilisations montagnardes à leur milieu physique.

(1) A. LEBEUF - Les populations du Tchad.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 20398

Cote : B

3 SEPT. 1987

17

C'est ce que nous nous attacherons à montrer en examinant l'habitat des monts Mandara, au Nord-Cameroun, et plus précisément, car particulièrement typique, celui du nord des monts Mandara.

Situés entre les dixième et onzième parallèles les monts Mandara sont un ensemble de plateaux et de massifs s'élevant vigoureusement au-dessus des plaines du Diamaré au Cameroun et du Yedseram au Nigeria, et culminant à 1 500 mètres d'altitude. On y décompte au Cameroun plus de 300 000 habitants désignés habituellement sous le nom de « Kirdi », très inégalement répartis.

Au sud de Mokolo, les densités gravitent entre 15 et 50 habitants/km². L'habitat se localise surtout sur un vaste plateau et sur des collines aux formes douces ; les secteurs accidentés n'ont été peuplés qu'à partir du XIX^e siècle, lors des « guerres foubé ».

Le nord, beaucoup plus montagneux, est compartimenté en massifs, avec des vallées profondes, des versants abrupts, de nombreux affleurements rocheux : sommets ruiniformes, chaos d'éboulis, dalles nues. Le peuplement, très ancien, s'est effectué par vagues successives recouvrant un fond primitif de chasseurs. Au cours des siècles se sont accumulés des migrants, venus semble-t-il pour fuir la domination et les razzias des empires de la plaine tchadienne : Mandara, Bornou, Baguirmi, et finalement Foubé. Plus de 200 000 habitants vivent là, et les densités varient de 60 à 200 habitants/km². Ils se scindent en une quinzaine de groupes ethniques d'importance très inégale, depuis les Matakam⁽¹⁾ dont les effectifs sont de l'ordre de 120 000, jusqu'à des groupuscules de quelques centaines de personnes.

Les habitations, ou gay varient dans les détails de leur aspect et de leur plan suivant les groupes ethniques, mais s'apparentent toutes à un même modèle car elles s'enracinent dans un contexte identique et répondent aux mêmes impératifs.

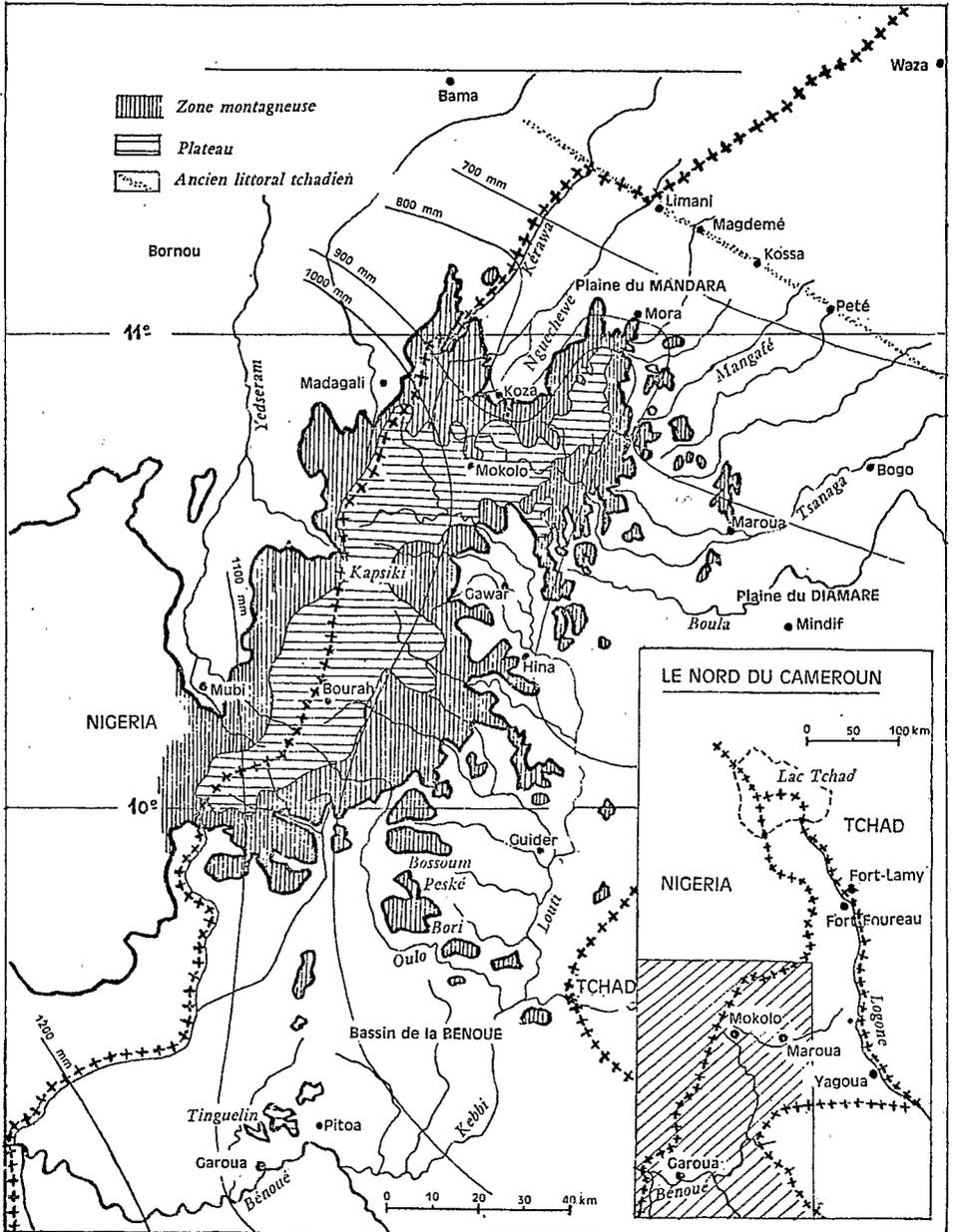
LES HABITATIONS

Disséminées sur les pentes parmi les affleurements rocheux, elles présentent à l'observateur venant de la plaine un mur aveugle d'où émergent, pressés les uns contre les autres, les toits pointus des cases rondes, et leur allure de petite forteresse évoque avec force l'insécurité d'autrefois. L'ensemble est totalement clos à l'exception de l'unique entrée toujours située en haut, du côté de la montagne. Les murs en pierre qui enserrant étroitement les cases ou les relient les unes aux autres sont fréquemment surmontés d'épines pour prévenir toute escalade.

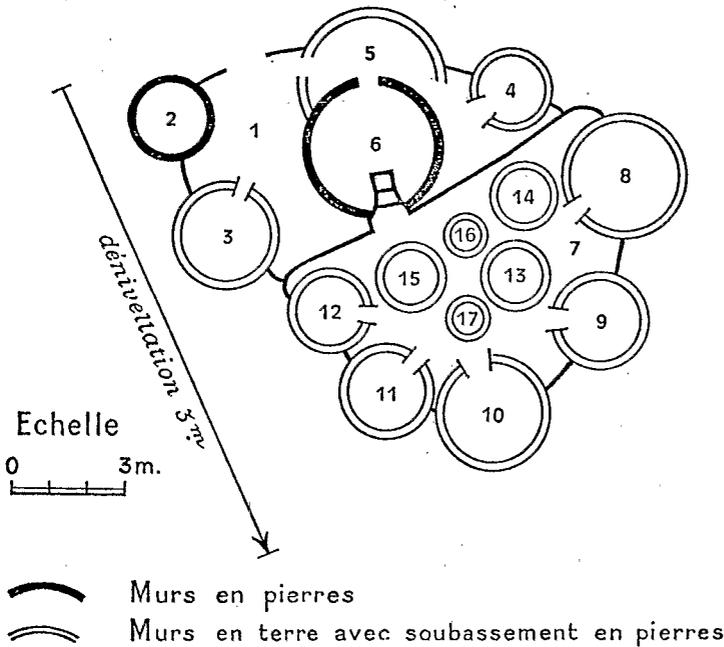
La pierre est le matériau de base des constructions et contribue à les différencier de celles de la plaine. Elle est utilisée pour les murs de clôture et de certaines cases (notamment la bergerie) ; les murs des chambres et des cuisines sont en terre mais reposent sur un soubassement en pierres atteignant jusqu'à un mètre de hauteur. La tige de mil, employée pour couvrir les toits, est un autre élément spécifique du gay : du fait des fortes densités, les cultures occupent presque tout l'espace et le montagnard, sans brousse à sa disposition, utilise un des rares matériaux dont il ne manque pas.

Vu de l'extérieur, le gay a un aspect soigné et bien entretenu, et même une certaine élégance avec ses toits parfaitement coniques, qui contrastent avec l'allure souvent négligée des habitations de la plaine. Les perches bien droites qui servent de charpentes sont régulièrement coupées sur des arbres ou arbustes « élevés » dans ce but. Alors qu'en plaine les termites détériorent rapidement murs et toits, les construc-

(1) Nous employons ici le terme matakam, très proche des termes utilisés par les autres groupes ethniques.



Extrait de BOUTRAIS J. *La colonisation des plaines par les montagnards au Nord Cameroun.*
 ORSTOM — Travaux et documents, n° 27, p. 15 — (1973).



Un rhay ouldémé

1. Entrée — 2. Etable à chèvres — 3. Chambre du chef de famille — 4. Case de rangement — 5. Case de réception — 6. Case de réception et chambre d'amis — 7. Koubal — 8. Cuisine 2^e femme — 9. Chambre 2^e femme — 10. Cuisine 1^{re} femme — 11. Chambre 1^{re} femme — 12. Poulailler — 13. Grenier de mil — 14. Grenier de mil — 15. Grenier d'arachide — 16. Grenier 1^{re} femme — 17. Grenier 2^e femme.

Extrait de HALLAIRE A. *Hodogway (Cameroun du Nord). Atlas des structures agraires du Sud du Sahara*. ORSTOM n° 6 — (1971).

tions peuvent en montagne durer pendant des générations à condition de refaire périodiquement les toitures abîmées par les tornades.

Mais surtout, le montagnard attache une grande importance à la construction et à l'entretien de son *gay* car il représente pour lui beaucoup plus qu'un abri. C'est un des éléments de son prestige ; une belle demeure est réputée attirer les épouses. C'est aussi un lieu chargé de signification religieuse. Son inauguration est toujours marquée par des cérémonies rituelles. Des poteries, pierres et autres objets sacrés sont disposés aux endroits prévus par la coutume, (entrée, grenier, cuisine de la première femme), sur lesquels il accomplit régulièrement les sacrifices destinés à assurer sa prospérité et celle de sa famille.

Le plan du *gay* est très ramassé : les cases sont petites, serrées les unes contre les autres. Sans doute est-ce à la fois pour faciliter sa défense et pour soustraire le moins d'espace possible aux cultures, le surpeuplement étant très ancien.

L'intérieur est volontairement plongé dans l'obscurité afin de gêner les ennemis (aujourd'hui les voleurs) qui s'y aventureraient. A cet effet, les intervalles entre les cases sont couverts de tiges de mil disposées horizontalement ne laissant filtrer que peu de lumière, ou sont recouverts d'un vaste toit conique. Après l'entrée, il faut obligatoirement traverser (ou passer devant) la chambre du père de famille, qui contrôle ainsi toutes les allées et venues de son habitation, traverser un dédale de pièces sombres, franchir en se baissant des passages étroits, descendre des marches, pour accéder finalement aux cases des femmes et aux greniers, toujours situés à l'extrémité inférieure.

Le *gay* des monts Mandara, dont bien des caractères répondent à une nécessité de défense, peut apparaître, après cinquante années de paix, comme une survivance d'un passé révolu. S'il se maintient intact en montagne, c'est d'abord parce que les vieux réflexes de méfiance n'ont pas encore complètement disparu, c'est surtout parce qu'il s'accorde parfaitement avec le contexte physique, avec les fortes densités, et avec la plupart des aspects, encore très actuels, des civilisations en place.

Si l'on examine des photos aériennes datant d'avant 1960, on observe, quel que soit le groupe ethnique en présence, un dispositif de l'habitat assez semblable.

LE DISPOSITIF TRADITIONNEL DE L'HABITAT

Les *gay* se dispersent à quelques dizaines de mètres les uns des autres, formant des nébuleuses plus ou moins serrées. Ils sont situés exclusivement en terrain accidenté, évitant seulement les pentes par trop raides ou les secteurs par trop rocheux et leur nombre augmente lorsqu'on se rapproche des sommets : les piémonts bordant les massifs, les bas de pentes sont vides, de même que les parties basses des vallées qui entaillent profondément la montagne. L'habitat se présente donc sous forme d'une série de nébuleuses coiffant les hauteurs et séparées les unes des autres par des vallées inoccupées.

Analysons successivement ces différents aspects.

L'habitat en nébuleuse, que l'on observe également chez plusieurs ethnies païennes des plaines voisines, résulte d'un compromis entre le tempérament individualiste du paysan qui le pousse à s'isoler sur son champ et son intégration très poussée dans une communauté de massif.

Un habitat en nébuleuse

Chaque *gay* est une petite ferme comprenant l'ensemble des éléments nécessaires à la marche de l'exploitation : greniers, bergerie, poulailler, parfois case pour le bœuf ; un séchoir pour les récoltes et une aire à battre le mil sont à proximité. Elle abrite une famille au sens restreint

du terme, parfois deux ou trois si les fils mariés restent près de leur père. Tous ses membres actifs participent en commun aux travaux agricoles sous l'autorité du chef de famille, appelé « le père du gay » qui conduit son exploitation comme il l'entend. Ainsi que le remarque J.Y. MARTIN étudiant les Matakam, « C'est le travail de la terre qui rythme les jours et les mois et qui, avec la famille pour et par laquelle il est accompli, fait l'objet de toutes les préoccupations. Et tout est bien quand le travail nourrit bien la famille. L'habitat dispersé accentue encore cette concentration sur la famille, société dans la société » (1). L'indépendance du montagnard sur le plan économique s'oppose à un sens aigu des solidarités et à une vie communautaire intense dans le domaine religieux, au niveau de chaque massif. Le tambour qui résonne du haut de la montagne pour inviter les habitants à se préparer pour une fête doit être entendu de tous ; les ordres se transmettent par la voix de gay en gay. Aussi, ceux-ci ne s'écartent jamais beaucoup les uns des autres. En outre, une habitation trop isolée aurait été, il n'y a pas si longtemps, une proie tentante pour les ennemis.

La dispersion de l'habitat répond d'autre part à une finalité agricole. Cultivant ses champs en permanence et avec beaucoup de soin, le montagnard s'efforce de maintenir leur fertilité en y apportant les quelques engrais dont il dispose : cendres et détritiques ménagers, fumier animal, engrais verts. Mais il ne peut convenablement fumer que ceux qui sont proches de sa demeure ; il a donc tout intérêt à disposer autour de chez lui d'un espace assez vaste, qui bénéficie par surcroît de la fumure naturelle apportée par les occupants du gay, hommes et animaux. Il est d'ailleurs significatif que chez certains groupes ethniques (Matakam, Mofu), des règles foncières ont précisément pour but de conserver au champ de case ses dimensions. Pièce maîtresse de l'exploitation, il porte un nom spécial, et ne peut en principe être ni vendu, ni divisé entre les cohéritiers lors des partages successoraux. Dans ce cas, le semis d'habitations reste assez lâche, alors que chez les groupes qui n'observent pas ces règles, il tend à se resserrer au cours des générations.

Le deuxième aspect caractéristique de l'habitat traditionnel est son attirance pour les hauteurs : les piémonts, les fonds de vallée, les basses pentes sont inoccupées tandis que les crêtes, les têtes de vallons, les hauts de versants se couvrent de nombreuses habitations.

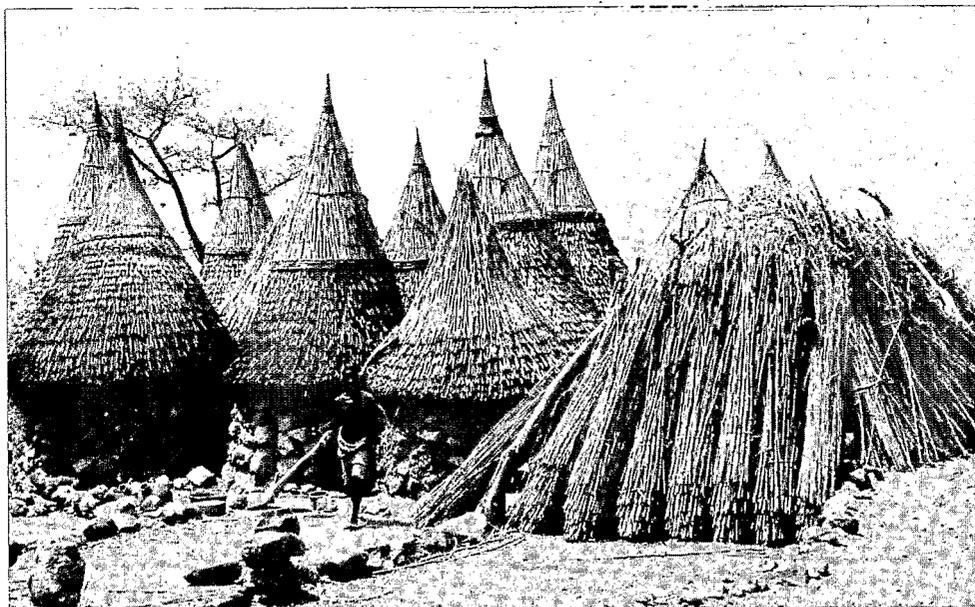
Une telle localisation s'explique à l'origine par l'ancien état d'insécurité. C'est le plus loin possible des plaines et des vallées par où venaient les raids ennemis que la montagne jouait le mieux son rôle de refuge, et les gay les plus hauts étaient les mieux protégés. Mais d'autres notions sont venues se greffer sur celle de hauteurs-refuges, qui tendent également à valoriser les lieux élevés, à privilégier le haut par rapport au bas (2).

Les hauteurs sont chargées de valeur religieuse. Les divinités locales qui président aux destinées des communautés de chaque massif « habitent » les sommets, et le point culminant est toujours un endroit sacré, où sont offerts périodiquement des sacrifices.

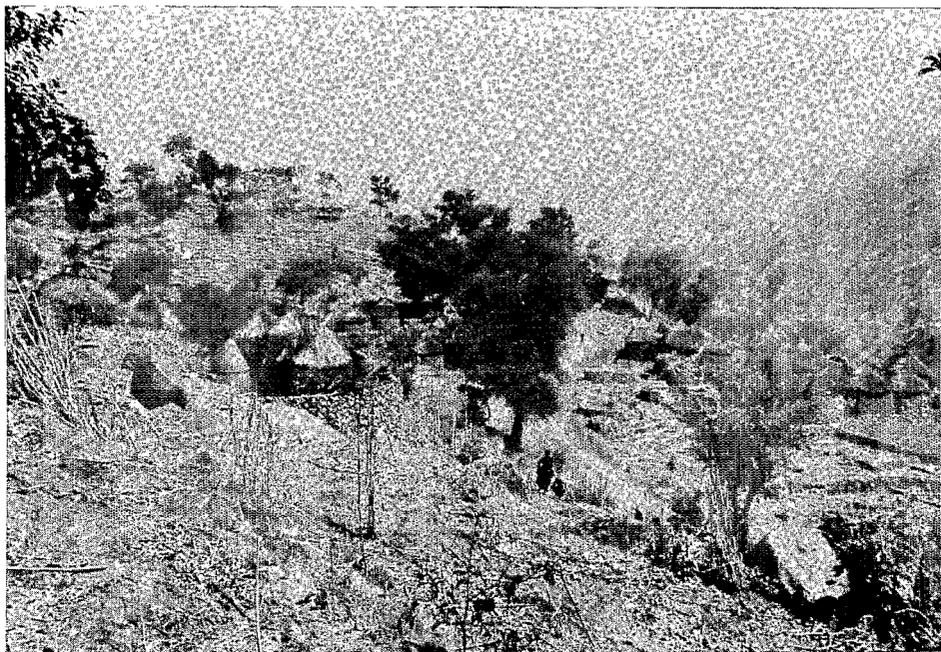
De ce fait les chefs traditionnels, qui sont essentiellement des intermédiaires entre les puissances surnaturelles et les hommes qu'ils représentent, habitent à proximité des sommets. Le chef de massif, les chefs de quartiers résident au point habitable le plus haut de leurs territoires respectifs. Exercer un pouvoir, détenir l'autorité, est étroitement lié au fait d'occuper sur le terrain une position dominante.

Un habitat sur les hauteurs

(1) J.Y. MARTIN - Les Matakam du Cameroun, p. 83, in : Mémoire ORSTOM, n° 41, 1970, 215 p.
(2) cf. A. HALLAIRE : Localisation de l'habitat et perception de l'espace chez les montagnards du Mandara - Communication au Colloque de Butaré, 10 p. ronéo., 1975.



Un gay matakam : des cases petites, serrées les unes contre les autres, des toits élanés en tiges de mil, des murs en pierres.



Un quartier chez les Podoko : les gay s'isolent sur leurs champs mais restent proches les uns des autres.

De même les hiérarchies claniques et lignagères s'inscrivent (ou s'inscrivaient) sur le terrain en fonction de l'altitude : les hauts-quartiers tendent à être ceux des clans prééminents (les descendants des premiers arrivés), les bas-quartiers ceux des clans inférieurs.

Des divers aspects de l'habitat, celui-ci est certainement le plus bouleversé par l'évolution récente. Particulièrement marqués par les longs siècles passés sur leurs massifs, les montagnards du nord des Mandara ont longtemps résisté aux sollicitations les incitant à quitter leurs refuges, et il a fallu attendre les pressions beaucoup plus autoritaires exercées depuis 1962 pour qu'un mouvement généralisé de descente se dessine. Aujourd'hui, les piémonts et les vallées se peuplent tandis que les gay se raréfient sur les hauteurs.

L'habitat s'organisait autrefois en fonction des massifs, unités de relief de quelques dizaines de km² plus ou moins bien circonscrites par des vallées, des secteurs déprimés ou des accidents de terrain. Disséminés sur les hauteurs, les gay formaient des nébuleuses séparées nettement les unes des autres par des vallées inoccupées. Depuis 1960, ils glissent sur les basses pentes et s'installent dans les talwegs, mais le cloisonnement des sociétés par massif, s'il n'est plus perceptible à l'œil, persiste encore, et joue un rôle déterminant dans le processus des transformations actuelles.

A chacun de ces massifs correspondent en effet des groupes humains bien individualisés. Chacun d'eux a son chef de massif, ses responsables religieux, ses propres hiérarchies sociales. Ses membres sont soudés par la participation aux mêmes rites dans le cadre d'une « religion de terroir » vécue collectivement. Ils émigrent peu sur les massifs voisins avec lesquels les relations n'ont pas toujours été cordiales : significatifs à cet égard sont les terrains de guerre que l'on peut encore observer sur les frontières et où se réglaient autrefois les conflits.

Chaque communauté de massif a son territoire délimité de façon très précise, et jusqu'à une date récente il n'était pas question qu'un individu cultive un champ hors de chez lui. Ce territoire englobe fréquemment une zone de piémont, soit en plaine, soit sur le plateau, qui fait depuis longtemps l'objet d'une mise en valeur très poussée.

C'est tout naturellement sur ces zones de piémont leur appartenant que les montagnards invités à descendre se sont de préférence installés. Ainsi peut se maintenir l'identité du groupe et sa cohésion sociale. Le mouvement de descente est donc en grande partie conditionné par la situation de chaque massif à cet égard. Certains groupes peuvent largement s'étaler vers la plaine. D'autres n'ont qu'une frange de bordure étroitement limitée par des villages de plaine tout proches ou par les territoires voisins. D'autres enfin, habitant au cœur de la montagne, n'ont aucun piémont à leur disposition, et n'ont d'autres ressources, une fois les vallons intra-montagnards occupés, que d'émigrer dans les villages musulmans ou sur les casiers de colonisation créés à leur intention.

L'habitat de piémont est actuellement la solution la plus fréquemment choisie par les paysans du nord des Mandara, lorsqu'ils se décident à descendre. Elle entraîne, certes, des bouleversements de leurs sociétés, mais non leur dislocation comme c'est le cas lorsqu'ils doivent se disséminer en plaine. Elle n'est, nous l'avons vu, pas toujours possible. L'émigration, encouragée par l'Administration, pose à long terme des problèmes, car les plaines du voisinage sont déjà bien peuplées, et le montagnard répugne à s'installer par trop loin de chez lui. Une troisième solution, la plus séduisante mais peut-être utopique, consisterait à trouver le moyen de moderniser l'agriculture en montagne, et d'offrir aux populations la possibilité de se développer tout en restant sur place.

Un habitat s'individualisant par massifs

A. HALLAIRE

10 DEC. 1975

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 1975

L'HABITAT RURAL EN AFRIQUE

5



B20398